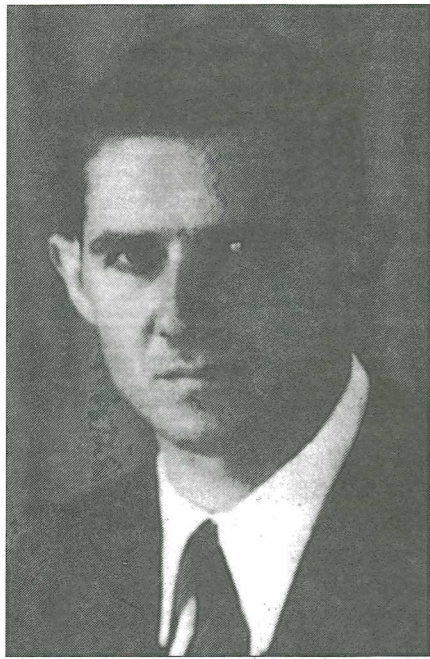


# Jean-Jacques Chapou, créateur des maquis du Lot, héros de la Résistance

Voici dans son intégralité, le texte de l'allocution prononcée par M. Jean Marcenac, Ecrivain, Résistant des maquis du Lot, lors de l'inauguration du monument élevé à Cabors à la mémoire de Jean-Jacques Chapou :



Par la vertu d'une image sculptée, **Jean-Jacques Chapou** occupera donc désormais au cœur du Quercy cette place qui depuis vingt-cinq ans était la sienne dans le cœur des Quercynois. Depuis vingt-cinq ans, en effet, celui qu'on appelait "Philippe", tend aux hommes de notre terre l'irréfutable miroir de ce qu'une secrète grandeur les contraint, parfois aux heures sévères, à devenir. Et c'est bien en vain qu'on tenterait de dissoudre aux dimensions brumeuses de la légende cette vie d'un homme en qui chacun, dans ce pays, a le droit de reconnaître son propre visage et cette dure volonté d'être fidèle à soi-même, qui fait le fond de notre nature.

C'est qu'en effet, Jean-Jacques Chapou n'est point ici sur cette place pour nous donner quelque solitaire et hautaine leçon. Il est parmi les siens, à leur niveau, avec eux, avec ceux qui, les jours de marché discutent de la valeur des choses de la vie, avec ceux qui toute la semaine, passent et repassent, allant où les convie

l'obscur besogne, avec ceux qui, lui, l'incroyant, le franc-maçon, entrent le dimanche dans la cathédrale pour le tête-à-tête inévitable avec ce qui demeure, que cela porte le nom des anciens dieux ou celui de la jeune espérance. Et ce n'est point d'un inexorable grand homme que nous érigeons la statue, c'est d'un pareil, c'est d'un frère. Mais, attention, mes amis, car il n'est rien de plus contraignant que cette ressemblance ! Jean-Jacques Chapou ne nous propose pas quelque impossible exemple dont nous admirions et récuserions en même temps la lumière et l'appel. Ce qu'il fit, nous avons pouvoir de le faire ; ce qu'il fut, nous avons devoir de l'être. Il est désormais parmi nous, pour notre paix ou notre honte, mort devenu le juste juge de notre vie, si nous vivons comme il convient à des hommes de vivre, vivant rendu à son ancienne fonction de juge sévère, si nous acceptons de vivre d'une vie pareille à la mort.

## ADOLESCENT AUX YEUX PARFOIS TRISTES

Je demande beaucoup à une statue, me dira-t-on... C'est que j'ai connu le modèle. Une amitié d'enfance me liait à Jean-Jacques Chapou. A l'école communale de Figeac, sa mère était la collègue de mon père et c'est elle qui m'a appris à lire. Mon père était revenu grièvement blessé de la guerre de 14, le sien, le Capitaine Chapou, y était mort. Et je démêle mal, aujourd'hui tout cet entrelacs de fils, par l'histoire et la vie tissés, qui nous rattachaient l'un à l'autre. Je ne revois qu'un garçon brun, d'une beauté d'archange adolescent, aux yeux marron, parfois tristes et ces quelques années de plus qui, chez les hommes, s'estompent, mais qui chez les enfants placent "les grands", comme ils disent, dans une gloire d'admiration, d'adoration...

Puis la vie nous sépara. Il vint ici à Cahors, élève, surveillant ensuite au lycée et poursuivant, en même temps, de lentes études, sans mesure avec ce qu'il portait en lui de finesse, de dignité intellectuelle, de goût passionné du profond et du vrai. Ô, enfants de mai, comme je pense à vous, quand j'ai mémoire de ce garçon qui, déjà, demandait à ce qu'on enseignait pas dans les facultés et les écoles, de donner un sens au savoir ! Lui, c'est l'action syndicale avant tout qui l'attirait ; et, lorsque vinrent les heures du Front populaire, il travailla avec une prudente vigueur à sceller cette entente sans arrière-pensées entre les syndicats et les partis, qui est le gage d'une action efficace. Puis ce fut la guerre d'Espagne, les drapeaux de la liberté trempés de sang et de larmes. Ce fut Munich, ce fut la guerre et la bataille perdue. C'est alors que Jean-Jacques Chapou devint "Philippe".

## JEAN-JACQUES CHAPOU DEVINT "PHILIPPE"

Et laissez-moi voir comme un symbole dans ce changement de nom dans l'utilisation de ce pseudonyme comme on disait alors, qui, chez lui marquait bien au-delà des précautions de la clandestinité, comme une nouvelle naissance. Jean-Jacques Chapou avait été un homme aux idées tranchées et sa vérité gardait porte close à qui ne la partageait point. Laïque, franc-maçon, socialiste, las d'une lassitude qui elle aussi est d'aujourd'hui, des jeux, des ambitions politiques et, j'ai devoir de le dire, assez anticommuniste aussi finalement. Celui qui était désormais "Philippe" avançait au contraire les bras ouverts à tous dans la nuit clandestine. Homme d'une défiance parfois impatiente, il devint un homme d'accueil et de ralliement. Et s'il fut ce Capitaine du peuple sans pareil n'en cherchons point le secret ailleurs que dans cette union, cette

unité qu'il proposait à tous, dans cette confiance que les héros savent mettre dans les hommes. Et c'est - car cela aussi est pour moi devoir et non pas seulement grand honneur de le dire - parce qu'il avait, peu à peu, deviné dans le Parti Communiste le tenant sans réserve de cette union pour le combat libérateur, l'animateur résolu du front national qu'un jour de 1943, en dépit de toutes les consignes de sécurité, comme si ce qu'il avait à dire était la consigne suprême, il me fit porter un mot par un de ses agents de liaison.

Ce mot disait : "J'ai bien réfléchi. Le parti communiste m'apparaît comme la force la mieux organisée et la plus clairvoyante dans le combat contre l'occupant. Moi, Jean-Jacques Chapou, dit "Philippe", je demande mon adhésion au parti communiste et me réclame comme parrains de mes amis Jean Tourtin et **Jean Marcenac.**"



## S'UNIR, S'ARMER, SE BATTRE

Quelques jours plus tard, la Résistance lotoise changeait de forme, changeait d'âme. Aux maquis de réfractaires succédaient les maquis combattants. Les bois et les fermes isolées, les villages cachés cessaient d'être le simple refuge, l'asile inquiet d'une jeunesse traquée pour devenir citadelles d'où partaient à l'attaque de l'ennemi et des traîtres, les soldats retrouvés de la guerre du peuple.

Et cela, c'était l'oeuvre de "Philippe" non point seul, mais tel qu'il était devenu, tel qu'il avait choisi de devenir, reprenant, malgré ceux qui voulaient attendre, le mot d'ordre majeur de ceux qui comptèrent alors, d'abord sur la France et les Français : "S'unir, s'armer, se battre". C'est dans la maison de ma grand-mère à Boussac dans la vallée du Célé, qu'eut lieu la réunion constitutive des FTP. Il y avait là "Philippe" Maurice Gay, René Gausserand, Robert Noireau, celui qui est aujourd'hui le grand chirurgien Serge Salesses, le délégué inter-régional des FTP, Gaston Piéton, Jean Desroches, André Lalanne et moi-même.

Au soir tombant, le triangle de direction FTP était constitué : Commissaire aux Effectifs : Georges ; Commissaire Tech-

nique Gaston ; Commissaire aux Opérations : Philippe".

## LE LOT, COMME UNE CAPITALE DU COURAGE

Le reste appartient à l'histoire, et ce n'est ni mon métier ni mon propos d'en parler. Simplement, j'ai à dire que cette vieille terre où se marient le soleil des causses et l'ombre des châtaigneraies prit alors son exacte mesure et fut aux yeux de tous comme une capitale du courage. Debout sur leur sol lavé de la honte et de la soumission, les hommes de ce pays, au même titre que ceux du Vercors, donnèrent l'exemple à la France humiliée. Qui pourrait oublier ces jours où nous avons battu comme un grand cœur unanime ? Qui pourrait oublier les jours de "Philippe" ?

Comme j'aurais désiré, quant à moi, que passe, dans ce qui sera dit aujourd'hui devant ce buste, le souvenir de ce que le Quercy et "Philippe" projetaient alors de clarté dans la nuit française, bien au-delà des frontières de notre région et de notre combat. Ces noms inséparables on les retrouve dans "Le premier accroc coûte deux cents francs" qui fut le prix Goncourt de la Libération, qu'Elsa Triolet écrivit à la suite du dangereux séjour qu'elle fit, avec nous, dans les maquis du Lot. On les retrouve sous la plume d'Aragon, de Jean Cassou notre premier Commissaire de la République. Et André Chamson aussi en a parlé, et Lurçat et bien d'autres... Ces voix, mêlées à celles d'Eluard, de René Char, de Pierre Emmanuel, comme elles ajoutent à l'hommage rendu à celui qui fut non seulement pour nous ici, mais pour toute la France résistante, un des plus éclatants visages parmi ceux dont on parlait dans l'ombre, parmi ceux qu'Aragon a si bien nommés : "les enfants, couleur de patrie". Et moi qui n'ai d'autre orgueil dans la vie que d'être resté fidèle au grand rêve de ma jeunesse, je n'ai rien de meilleur à souhaiter à ceux qui viennent, pour qui, avant tout j'ai souci de parler aujourd'hui. Oui, rien de meilleur que cette lumière sans pareille qui fut alors notre partage et qui brillait dans les yeux justes et consolés de tout un peuple pour qui nous n'étions pas des vainqueurs mais sa victoire.

## LA MORT, UN JOUR DE JUILLET 1944

Ce n'est pourtant point vous le savez, sur cette terre lotoise où s'était révélée sa grandeur que Jean-Jacques Chapou

devait trouver la mort. C'est au cours d'un combat obscur à Bourganéuf, que celui qui avait dressé tant d'embuscades se heurta à une patrouille allemande.

Il couvrit le repli de son agent de liaison, combattit jusqu'à l'avant dernière cartouche et réserva pour lui la dernière, opposant aux SS l'arme invincible de sa propre mort.

Il n'y aura pas de légende !

Il n'y aura que cette vérité que j'ai dite. Un homme comme nous, sans autres pouvoirs que nos pouvoirs d'homme, un homme qui sait et qui enseigne que l'heure vient toujours où il faut se dresser sans retour contre qui nous courbe et nous opprime. Un homme dont le dernier regard sur le monde qu'il quittait pour lui rendre le jour perdu fut un regard émerveillé de voir autour de lui, dans les lointains français, tant d'hommes comme vous, mes amis, avec "Philippe", il vous faut être. Qu'il demeure donc là, celui qui fut Jean-Jacques Chapou et qui devint "Philippe", qu'il demeure sur ce parvis, offert à tous ceux qui croient qu'un dieu tout puissant existe, offert à tous ceux aussi qui comme lui, ne croient qu'en ces dieux parfois de si peu de pouvoir mais d'invincible dignité et d'obstinée résistance que l'homme porte en lui, l'homme lourd du dieu qu'il sera.

Jean-Jacques, ami et frère mort, grande image, vivante, témoigne ici, au cœur de la vieille ville, témoigne de ce que nous avons été et assure aux morts le respect mais aux vivants l'espérance.

La dernière fois où j'ai vu Jean-Jacques Chapou, c'était en mai 1944. Le Capitaine "Philippe" était devenu le Commandant "Kléber". Sur lui allait peser le poids du Commandement des opérations contre la division "Das Reich", contre les hommes toujours impuni toujours vivant, contre les assassins de Tulle et d'Oradour. Il ne savait pas encore que sa mère allait mourir à Ravensbruck, parachevant le total dévouement d'une famille qui a donné plus qu'aucune - le père, la mère, le fils - à la France, à la liberté, à l'avenir.

C'était un après-midi de mai, vers quatre heures, sur une route du Causse, il s'en allait vers le combat, vers la gloire oubliée et vers la mort.

Mais je m'en souviens encore, il avait à la bouche une petite branche prise à un taillis du Quercy, une petite branche où frémissaient deux feuilles vertes.